{BnF Gallica

Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Temps. 1930-05-28.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Chronique

LA PEAU DE CHAGRIN

Je le trouvai penché sur des papiers épars, qui étaient couverts de multiplications.

— J'étudie le rétrécissement de la terre, me dit-il.

— Vous devriez acheter une règle à calcul, lui répondis-je. Mais qu'entendez-vous par le rétrécissement de la terre?

— N'avez-vous pas vu, reprit-il, que Mermoz a porté en moins de quatre jours les journaux de Paris en République Argentine? Exactement, le courrier parti de Toulouse le 11 mai à 6 h. 10 est arrivé à Buenos-Aires le 14 à 14 h. 25. C'est tout juste comme si la distance de la France à l'Amérique du Sud avait été réduite à n'être plus que le cinquième de ce qu'elle était l'année dernière.

— Je vous entends, lui dis-je. Voilà la Seine et le rio de la Plata cinq fois plus proches qu'ils n'étaient. Quand Costes et Bellonte, l'année dernière, sont allés en deux jours de Paris en Mandchourie, trajet qui, avant la guerre, demandait, je crois, deux semaines par le Transsibérien, ils ont réduit le trajet au septième seulement de son étendue. Je vous parle de mémoire et ces chiffres sont seulement approchés.

— Voilà, me dit-il, la performance de Costes et de Bellonte. — Et ouvrant un livre blanc et rouge qui était à portée de sa main, il lut tout en feuilletant : « Départ du Bourget le 27 septembre 1929 à 7 h. 20 du matin. Survolé Soissons vingt-cinq minutes plus tard. La vallée de l'Aisne est brumeuse. Traversé la Meuse à 8 h. 45. Aperçu le Dôme de Cologne, d'abord gris, puis noir. Le Rhin, qui semble d'abord un mince ruban d'argent, s'élargit, devient un fleuve majestueux sillonné de bâtiments. Il n'y a pas un nuage dans l'air. Les aviateurs ont le sentiment que l'univers est à eux. A Brandebourg, à 11 h. 35, les premiers cirrus, ces minces bandes glacées qu'on voit à 10,000 mètres, rompent l'étendue bleue. Peu à peu, le ciel s'embrume. Il est gris sur la Vistule, qui est franchie vers son embouchure, à Dantzig, à 14 h. 6. Une demi-heure plus tard, l'avion est au sud de Kœnigsberg. Le voilà à Tilsitt, dont les usines disparaissent dans la fumée. Les aviateurs ont parcouru une grande partie de l'Europe. Ils n'ont d'ailleurs rien regardé, ni rien vu. Comme ils l'écrivent, ils font un record et non du tourisme. Ils ne sont attentifs qu'au bruit du moteur et au calcul de la dérive. Ils écrivent cette phase décevante : « Nous parcourons des kilomètres et des kilomètres sans rien voir à proprement parler... Nos yeux n'enregistrent pas le film qui se déroule. »

— Et quel film! ne pus-je m'empêcher de dire. Ils ont laissé à leur gauche le dramatique éperon de la forêt de Teutoburg, où Arminius écrasa les Romains. Ils ont survolé tout ce que la vieille Allemagne compte de cités chargées de souvenirs et de rêves. Cassel, Gœttingue, Halberstadt, Magdebourg étaient sur leur route. Ils ont passé sur le sommet du Brocken, où dansent les sorcières, plus haut que la tour de 20 mètres d'où l'on voit sept cents villages. Ils ont peut-être laissé Berlin un peu au sud, mais il est impossible qu'ils n'aient pas aperçu cette ville immense. Les sapins et les sables découpaient sous leurs yeux des carrés jaunes et noirs. Les voilà maintenant sur le pays que les glaciers quaternaires ont marqué de leur présence : lacs, moraines, bruyères. Ils n'ont rien lu de ce grand poème de la terre.

— Les hommes d'action ne sont pas des poètes, répondit mon ami. D'ailleurs, la nuit tombait. Elle était noire quand ils virent les lumières de Dvinsk, à 16 h. 30. Et, au surplus, que parlez-vous de poésie ? Ne la sentez-vous pas dans ces lignes si simples et qui vous pénètrent pourtant d'une horreur sacrée? « Nous filons dans l'obscurité. Ici, ce n'est pas comme en auto : point de phares. Le néant partout, au-dessus, au-dessous. Les ailes de l'avion forment des masses sombres. Notre carlingue est illuminée. Le chant du moteur s'est haussé d'un ton. » Qu'en pensez-vous ? Et quelle description vous donnerait mieux le sentiment de leur course glacée dans un ciel vide, enveloppés d'une brume laiteuse, qui dérobe parfois la carte des étoiles, et cela pendant près de douze heures? Car la lune ne s'est levée qu'entre trois et quatre heures du matin. Un clair de lune anémique, d'une couleur de jaune paille. Enfin, une lueur vers l'est. Des nuages au sol et, par les trous de ces nuages, la neige. Voici que des montagnes sortent de la brume. C'est l'Oural, qu'il faut franchir par dix-sept degrés de froid. Le chronomètre marque 8 h. 20 du matin. Les montagnes sont passées. La steppe sibérienne maintenant, et toujours les nuages, et toujours la neige où les marécages font des trous noirs. Des flocons se collent au pare-brise. A la fin de l'après-midi, les aviateurs survolent Novosibirsk. Au crépuscule, les montagnes reparaissent. Il faut s'élever de nouveau, dans l'atmosphère glaciale. « Le chant du moteur nous réjouit, écrivent les aviateurs. Seconde nuit à voler dans le brouillard; l'appareil est couvert de glaçons; la neige voltige. Les monts Sayansk sont sur la droite. On monte à 6,000 mètres. Le sol est à 2,800. Tout à coup le moteur s'arrête. Il faut descendre, la ceinture des parachutes fixée au corps. Enfin, à 3,000, le moteur repart. On tourne pendant une heure, toujours dans le coton, en distinguant à peine une tache sombre, qui semble un nuage aussi et qui est le Baïkal. Pour la seconde fois, le jour se lève, découvrant le décor grandiose du lac. Route sur Tchita, à 1,000 mètres, dans un ciel presque radieux. Forêts, marécages, collines, et bientôt des hautes herbes et des champs incultes. Trois fois l'avion touche la terre pour la tâter. Il se pose enfin, par 124°03 de longitude orientale, un peu au nord-ouest de Tsitsikar, au milieu des Chinois étonnés. » Comme poème, que voulez-vous de mieux?

— La poésie a changé d'élément, murmurai-je. Quand nos pères vivaient au sol, la poésie habitait la forêt, la prairie et le bord de l'étang. Pour un instant, au début du vingtième siècle, elle est venue s'établir dans la cité des machines. Mais voici qu'elle a ouvert ses ailes et retrouvé l'atmosphère. Pour nos enfants, l'air et le nuage seront le décor de la vie. La terre, avec les bois et les moissons, ne sera plus qu'une toile de fond un peu sale. Mais le premier plan sera fait de ciel.

— Et voilà, dit mon ami, le premier effet du rétrécissement de la terre. Tout ce qu'elle porte devient avec elle cinq ou six fois plus petit. Les détails disparaissent. Les rivières sont un fil. Il n'y a plus d'arbres, mais seulement une forêt. Les fleurs deviennent invisibles. Ah ! nous perdons beaucoup à ne plus habiter une planète grandeur nature.

Il ouvrit un petit livre, bien relié en veau, qui était un traité de géographie composé au dix-septième siècle par un certain M. Robbe.

— Nos aïeux, me dit-il, habitaient un globe immense. Sous le règne de Louis XIV, un Français qui voulait aller aux Indes partait au commencement de mars pour franchir l'Equateur au milieu de juillet. S'il était, au contraire, parti en janvier (c'est le parti que prenaient ceux qui allaient à Ormuz), il franchissait le cap au commencement de mai. Du cap de Bonne-Espérance aux Indes on mettait encore près de cinq mois. En tout, il fallait compter neuf mois de mer. Le voyage de retour commençait en décembre, et on doublait le cap de Bonne-Espérance au mois de mai. On emportait pour chaque mois de navigation, sur un vaisseau de 300 tonneaux, 400 livres de beurre, trois pots d'huile, six pots de vinaigre, quatre boisseaux de pois, et, pour chaque homme, dix livres de lard, dix morues, soixante pintes de cidre et deux pintes d'eau-de-vie. Moyennant quoi on attrapait le scorbut. Pour traverser l'Atlantique et venir du Canada en France, on partait à la fin de juillet et on arrivait au commencement d'octobre. Aussi quel émerveillement quand, en 1840, la Cunard lança un vapeur à aubes, le *Britannia*, qui alla de Liverpool à New-York en quatorze jours et huit heures. C'était une allure de huit nœuds et demi à l'heure, ce qui paraissait prodigieux. En 1903, la même compagnie faisait la traversée en cinq jours et quelques heures, à l'allure de vingt-cinq nœuds. La distance d'Angleterre en Amérique se trouvait, en soixante ans, diminuée des deux tiers.

— Et si je vous entends bien, elle n'était plus que le douzième de ce qu'elle était au temps de la navigation à voiles. Quant au voyage d'Extrême-Orient, quand la ligne postale par les airs sera établie de Marseille à Saïgon, il se fera en dix jours, au lieu de se faire en dix mois. Avez-vous entendu la conférence de M. Alligre, à la Société de géographie? Ce parcours, en moins de deux siècles, aura été réduit au trentième de sa longueur.

Mon ami rêvait.

— La figure de la terre sera demain bien étrange, dit-il. Et la question des distances sera bien compliquée. Vous savez que les avions peuvent faire du 600, et qu'on envisage le moment où ils atteindront 300 de vitesse commerciale. A ce moment, et en montant à vingt-cinq kilomètres dans les airs, ils traverseront l'Atlantique en se jouant. Or, l'Atlantique a environ 3,000 milles de large. Il sera donc franchi en seize heures, et ce temps sera probablement réduit dans un délai assez court. Mais comme la vitesse des chemins de fer n'aura pas augmenté, il en résultera que New-York sera plus près de Paris que ne l'est Nice.

— Le paradoxe n'est pas nouveau, lui répondis-je. Il y a aujourd'hui la même distance de Toulouse à Casablanca par l'avion que de Paris à Marseille par le train. Mais voici qui est plus fort. On va, par bon vent, de Paris à Marseille, par l'avion, en trois heures. D'où il résulte que Marseille et Dijon sont à la même distance de Paris. Et comme aucun moyen humain ne permet d'aller de Paris à Château-Thierry en moins d'une heure, il faut conclure que le trajet de Paris à Marseille est trois fois le trajet de Paris à Château-Thierry.

— Oui, dit mon ami, et tout cela fait une étrange géographie. La terre se rétrécit, mais inégalement. Elle se gauchit et elle se bosselle. Ou plutôt ce qui s'accomplit à sa surface ne peut être représenté. Car la distance entre les points éloignés décroît, tandis que la distance entre les points voisins reste la même.

— Et qu'en adviendra-t-il? lui demandai-je.

— C'est que les points éloignés s'accroîtront et que les points voisins mourront. C'est ce qui est déjà arrivé au dix-neuvième siècle. Les routes de France sont semées, de vingt en vingt kilomètres, de gîtes d'étapes que les chemins de fer ont tués. Considérez, en sortant de Paris, ces cadavres régulièrement alignés : Longjumeau, Arpajon, Etampes. Nous allons revoir le même massacre. Le monde, dans cinquante ans, ne sera plus composé que d'un petit nombre de très grandes villes, entre lesquelles les communications seront aisées et rapides. Entre ces capitales, on apercevra les ruines des villes intermédiaires auxquelles il sera presque impossible de se rendre. A ce moment, la terre sera à peu près cent fois plus petite qu'au commencement du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire que son rayon sera réduit à soixante kilomètres : une noisette dans l'infini.

— Mais sur cette planète diminuée, les hommes finiront pas se manger?

— C'est probable, dit mon ami.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

Le voyage de M. J.-L. Dumesnil en Tunisie

M. J.-L. Dumesnil, ministre de la marine, accompagné du vice-amiral Violette, du contre-amiral Picot et des officiers de son cabinet militaire, s'est rendu, le 26 mai, de Sfax à Sousse, *via* Kairouan.

Il a été reçu à Sousse avec les honneurs militaires, a déposé une gerbe au pied du monument aux morts et s'est rendu au contrôle civil où les autorités lui ont été présentées. Il a ensuite passé l'inspection des installations et ouvrages de la marine. Après une réception à la municipalité, M. J.-L. Dumesnil est reparti à 17 heures par la voie de l'air pour Bizerte d'où il a appareillé à 19 heures à bord du croiseur *Colbert* pour Brest *via* Gibraltar.

Le croiseur est escorté par le *Duquesne* et le *Lamotte-Picquet*.

M. J.-L. Dumesnil doit arriver à Brest vendredi prochain dans l'après-midi.

Le 1er juin, le *Duquesne*, les contre-torpilleurs *Léopard* et *Lynx*, appareilleront pour Stockholm, où ils seront envoyés à l'occasion de l'exposition des arts décoratifs.

Manifestation franco-polonaise

En l'honneur de M. Strasburger, commissaire général de la République de Pologne à Dantzig, ancien sous-secrétaire d'Etat, un dîner a été offert hier, à Paris, par le comité d'études franco-polonais, que préside M. Joseph Barthélemy, membre de l'Institut.

On remarquait, notamment, au nombre des convives, MM. Muhstein, représentant M. Chlapowski, ambassadeur de Pologne, actuellement à Varsovie; Pusta, ministre d'Esthonie; Schumans, ministre de Lettonie ; Reibel, ancien ministre ; Locquin, Soulier, Le Corbeiller, Evain, députés; Gauvain, Jacques Bardoux, Paul Gaultier, Maurice Muret, de l'Institut ; les professeurs Basdevant, Mestre, Bouglé.

M. Joseph Barthélemy a prononcé une brève allocution pour présenter le commissaire général de Pologne à Dantzig. M. Strasburger, prenant ensuite la parole, a montré que la Pologne ne saurait se passer d'un accès à la mer, « seule possibilité de relations économiques directes avec la communauté européenne, et condition de l'indépendance économique et politique de la Pologne.

Chaque lien nouveau entre la Pologne et la France, a ajouté M. Strasburger, ne sera pas seulement utile à la Pologne, mais encore à l'ensemble de l'Europe, en écartant l'influence prédominante des pays voisins sur la Pologne.

M. Pusta et M. Schumans affirmèrent ensuite la solidarité des pays baltes avec la Pologne. M. Soulier apporta le salut du Parlement français et M Barthélemy termina cette manifestation par un appel en faveur du resserrement des relations entre les deux pays.

Les discours de M. Mussolini et le droit international

Le conseil de l' « Association française pour la Société des nations », réuni sous la présidence de M. Emile Borel, ancien ministre, a adopté à l'unanimité, sur la proposition de son vice-président, M. Jacques Bardoux, membre de l'institut, la résolution suivante :

Le conseil de l'Association française pour la Société des nations croit devoir signaler à l'attention des Etats membres de la Société des nations le problème de droit international qui est posé lorsque le chef d'un gouvernement signataire du pacte par lequel la guerre a été mise au ban de la civilisation prononce des paroles, évoque des images et recourt à des formules contraires à l'esprit de ce pacte et dangereuses pour le maintien de la paix générale.

Il émet le vœu que cette question soit, dans un avenir prochain, portée à l'ordre du jour des délibérations de l'Union internationale des associations pour la Société des nations.

Le « Memorial Day »

Le 30 mai, les Américains résidant en France célébreront le « Memorial Day » en l'honneur des soldats des Etats-Unis tombés au champ d'honneur.

Des détachements de troupe de la garnison de Paris participeront aux deux cérémonies qui, comme les années précédentes, auront lieu à l'Arc de Triomphe et au cimetière américain de Suresnes.

Le matin, à 11 h. 30, une musique militaire et un détachement d'infanterie accompagneront le cortège, composé d'un détachement de marins américains et des sociétés américaines, qui se déroulera de l'avenue George-V à l'Arc de Triomphe.

A 11 h. 45, l'ambassadeur des Etats-Unis déposera une couronne sur la tombe du Soldat inconnu. Les honneurs seront rendus par un détachement d'infanterie. Le gouvernement sera représenté à cette cérémonie par le général Walch, membre du conseil supérieur de la guerre.

L'après-midi, à 14 h. 45, l'ambassadeur des Etats-Unis présidera la cérémonie qui aura lieu au cimetière de Suresnes.

Le gouvernement et l'armée française seront représentés par le général Walch qui déposera une couronne sur les tombes des soldats américains.

Les troupes prenant part à la cérémonie comprendront des détachements d'infanterie, de cavalerie et de marins, avec drapeau et musique militaire.

Après la cérémonie à l'intérieur du cimetière, les troupes défileront sur le boulevard Washington en direction de Nanterre.

Le congrès des Femmes américaines

Au cours de l'allocution qu'il a prononcée en hommage aux « Femmes américaines », qui tiennent actuellement leur congrès à Paris, M. André Puech, vice-président du conseil municipal, a dit notamment :

Le développement des services auxiliaires et techniques des armées modernes a fourni à votre courage et à votre zèle un vaste champ d'activité, l'exemple moral que vous avez donné a été peut-être plus décisif encore pour le triomphe de la cause des alliés. Aujourd'hui encore, vous continuez votre tâche si haute et si bien commencée.

De même que vous avez lutté durant la guerre pour la justice, de même vous vous consacrez dans la paix à faire triompher un idéal de large et généreuse humanité. Il se traduit surtout à nos yeux par les services que vous rendez à l'amitié franco-américaine dont les magnifiques effets dans le passé nous démontrent la nécessité pour l'avenir.

En terminant, M. André Puech a exprimé sa conviction que « le congrès de cette année confirmera une fois de plus notre résolution de veiller sur d'aussi belles et d'aussi utiles traditions ».

M. Renard, préfet de la Seine, a salué à son tour les « Femmes américaines », puis Mrs Taubles, présidente de l'association, a remercié la ville de Paris de son accueil, et les hôtes de la municipalité ont visité l'Hôtel de Ville.

Dans la soirée, les « Femmes américaines » se sont rendues, au nombre de 300, à l'Arc de Triomphe. Reçues par le général Mariaux, gouverneurs des Invalides, elles se sont inclinées sur la tombe du Soldat inconnu où elles ont déposé des gerbes de fleurs.

La santé du cardinal Luçon

L'état de santé du cardinal Luçon, archevêque de Reims, qui souffrait depuis une huitaine de jours d'une congestion pulmonaire, s'est subitement aggravé au cours de la journée d'hier et le vénérable prélat, après avoir demandé à recevoir les derniers sacrements, s'est recommandé aux prières de ses diocésains. En raison de son grand âge, — le cardinal est né le 22 octobre 1842, à Maulevrier (Maine-et-Loire) et est archevêque de Reims depuis le 21 février 1906 — son entourage se montre très inquiet et craint une issue fatale.

Le congrès des officiers de réserve

Le congrès des officiers de réserve s'est ouvert, le 26 mai au matin, à Alger. Les congressistes ont été reçus par le colonel Bourgain, président du comité d'organisation, qui leur a souhaité la bienvenue. Le colonel Carville a remercié au nom des congressistes.

Le congrès a commencé ses travaux par la nomination de commissions qui, au cours de la réunion, ont émis divers vœux, notamment : 1° que soit établi par la voie législative le statut des officiers de réserve de l'armée de l'air; 2° que soit nommée, ainsi qu'il a été procédé, en semblable circonstance, aux ministères de la guerre et de la marine, une commission consultative permanente d'officiers de réserve de l'armée de l'air, qui sera appelée en premier lieu à collaborer à la préparation dudit statut; 3° que soit étudiée et progressivement réalisée l'organisation d'écoles de perfectionnement pour les sous-officiers de réserve, que l'on fasse appel aux associations d'officiers de réserve sous le contrôle du commandement, pour instruire des sous-officiers de réserve et que les crédits nécessaires à l'organisation de ces cours soient prévus au budget de 1931; 4° que l'Etat, les départements et les services publics veuillent bien, dans leurs projets de construction, songer aux bombardements aériens et essayer de prévoir, dans la mesure du possible, l'aménagement d'abris, ou, tout au moins, la limitation des incendies causés par les bombardements aériens en proscrivant des constructions nouvelles tout ce qui est inflammable; 5° que la défense aérienne du territoire comprenne des corps de volontaires, militarisés, recrutés parmi les citoyens non soumis aux obligations militaires, soit qu'ils en aient été dégagés, soit qu'ils n'y soient pas encore soumis. Ces corps seraient encadrés par des officiers de réserve anciens ou des officiers honoraires, y compris les anciens aumôniers, pour assurer toute la partie de défense, qui ne l'est pas par l'armée, notamment la protection contre les gaz et les effets de bombardement.

La seconde séance a été ouverte en présence de nombreuses notabilités, notamment le général Niessel, le général Naulin, l'amiral Bouis, M. Lebrun, ancien ministre de la guerre. M. D. Ferry a salué la mémoire de son prédécesseur, M. André Lefèvre, qui fut son ami. Il a rappelé son dévouement aux grandes causes nationales, son souci de la sécurité et de l'indépendance de la patrie.

Jusqu'à son dernier souffle, a-t-il dit, il a montré une grande vigilance pour maintenir dans l'armée sa force et son prestige. Il avait consacré les derniers efforts de sa vie à développer l'instruction des officiers de réserve, dont le rôle est devenu essentiel avec le nouveau système militaire de la loi d'un an.

Nous continuons la tâche qu'il nous avait tracée. Notre but est de donner à la nation des unités de réserve solidement encadrées et capables, s'il était nécessaire, de remplir leur mission.

M. Ferry a demandé à l'assistance d'observer une minute de silence en souvenir d'André Lefèvre.

Ensuite, il a donné lecture des vœux retenus par les commissions, pour répondre à la dernière pensée de son ancien président, M. Ferry a émis un vœu tendant à ce que l'indépendance du pays, en ce qui concerne la production d'azote, soit réalisée dans le plus bref délai.

« C'est une nécessité nationale, a-t-il déclaré, tant au point de vue de la défense nationale, qu'au point de vue de notre agriculture. »

A l'issue du congrès, s'est tenue une séance du conseil national, qui a entendu et approuvé les rapports présentés par MM. Gallot et Léonce Lefèvre et a décidé que le onzième congrès national se réunirait à Bordeaux en 1931.

Une interpellation au Sénat

M. Dominique Delahaye, sénateur de Maine-et-Loire, a avisé M. André Tardieu, président du conseil, de son intention de l'interpeller, à la rentrée du Sénat, sur les mesures qu'il compte prendre pour réprimer les manœuvres grâce auxquelles une association qui « prétend » représenter les porteurs français de titres d'un Etat brésilien a réussi à frustrer l'épargne et le Trésor français de près de 60 millions.

Le sénateur de Maine-et-Loire profitera de cette occasion pour demander où en est « l'enquête concernant les tractations et accords frauduleux et attentatoires à la propriété individuelle qui ont permis à tous les Etats débiteurs de se soustraire depuis plus de dix années aux règlements de leurs dettes vis-à-vis des créanciers français ».

Médailles d'honneur des P. T. T.

A l'occasion du centenaire de l'organisation du service de la distribution rurale en France, le ministre des postes, télégraphes et téléphones a décidé d'accorder aux agents les plus méritants des services de manipulation, de distribution et de transport des dépêches, un contingent spécial de 130 médailles d'honneur des P. T. T., soit 30 médailles d'argent et 100 médailles de bronze.

LE PRINCE HÉRITIER DE DANEMARK A PARIS

A la Cité universitaire

Nous avons rendu compte, hier, aux Dernières Nouvelles, du début de la cérémonie que le prince héritier de Danemark a présidée hier, à la Cité universitaire, et nous avons publié un extrait du discours que M. Pierre Marraud, ministre de l'instruction publique, a prononcé avant de poser la premère pierre du collège où s'établiront les étudiants danois de Paris.

Au nom de la fondation pour le développement de la Cité universitaire, qu'il préside, M. André Honnorat, sénateur, ancien ministre, a salué le prince héritier de Danemark et rappelé les circonstances dans lesquelles le Parlement et le gouvernement royal danois décidèrent de fonder la nouvelle maison dont va s'enrichir la jeune Cité du boulevard Jourdan.

Il faudrait être fermé à toute pensée élevée, a ajouté M. Honnorat, pour douter encore que ce qui se construit sur le sol bouleversé du vaste domaine que l'université de Paris a confié à notre garde c'est quelque chose qui dépasse le cadre ordinaire des œuvres destinées à mettre les étudiants à l'abri des difficultés matérielles de la vie.

Songez, monseigneur, que notre Cité universitaire n'a pas plus de cinq ans d'âge, et voyez où nous en sommes!

Est-ce que cela ne nous autorise pas à penser que nous avons vu juste, quand nous avons soutenu que, pour préparer la paix, il n'était pas de méthode plus sûre que celle qui consiste à y préparer les esprits des élites de la jeunesse par la seule connaissance qui puisse valoir pour un pareil objet : celle de l'homme par l'homme?

M. André Honnorat a remis au prince la reproduction de l'acte par lequel une maison sise rue Galande fut cédée aux étudiants danois par le collège de Laon, il y a juste cinq siècles.

M. Charléty, recteur de l'université de Paris, président du conseil de l'Université, a exprimé la reconnaissance que celle-ci doit à M. Vigo Jarl, qui lui fit don, en 1924, de la collection de livres relatifs au Danemark, réunie par M. de Jessen. Il a rappelé l'activité que M. Benny Dessau a déployée en agissant au nom du comité qui se constitua l'année dernière pour la fondation d'une maison danoise. Il a évoqué la visite que le roi de Danemark fit à la Cité universitaire le 4 février 1929.

M'est-il permis, monseigneur, a ajouté M. Charléty, de vous dire à quel point votre présence à cette cérémonie nous touche et nous émeut? Nous admirons la tradition magnifique qu'aucun prince de votre famille n'a jamais laissée s'interrompre: celle du souci élevé des choses de l'esprit.

Ayant rappelé que le premier collège étranger de l'université de Paris, au moyen âge, fut le *Collegium dacicum*, presque contemporain de la Sorbonne, M. Charléty a montré comment la Renaissance ramena à Paris les Danois éloignés précédemment par la guerre de Cent ans, puis par la fondation de l'université de Copenhague.

De nos jours, a ajouté M. Charléty, vos écrivains, — je ne nommerai que le plus « européen » d'entre eux, Georg Brandès, — vos professeurs de littérature française à l'université de Copenhague et à celle de Aarhus, ont conquis une autorité qui dépasse de beaucoup les frontières de votre pays. Je donne au moins en passant un souvenir amical à ceux d'entre eux qui furent lecteurs à notre institut d'études scandinaves.

M. Bernhoft, ministre de Danemark à Paris, a remercié le prince héritier, puis M. Pierre Marraud, M. Charléty, les représentants de la ville de Paris et M. André Honnorat au nom du comité danois constitué pour la construction du collège.

Les premières lueurs de science, a dit ensuite M. Bernhoft, nous sont venues de France, car ce sont les moines de Corbie, en Picardie, qui nous les ont apportées avec le christianisme. Et, pendant le moyen âge, toutes les personnalités marquante de l'Eglise ont reçu leur formation intellectuelle à Paris. Au premier rang, notre grand homme d'Eglise et d'Etat, l'archevêque Absalon, le fondateur de Copenhague, qui, au milieu du douzième siècle, étudia neuf ans à l'université de Paris.

Après avoir retracé les très anciennes relations intellectuelles des deux pays, M. Bernhoft a conclu dans les termes suivants :

La culture danoise a des racines profondes dans la civilisation scandinave, commune aux Suédois, aux Norvégiens, aux Islandais et aux Danois. A nos portes, nous trouvons la culture germanique du sud et la culture anglo-saxonne à l'ouest, dans des pays avec lesquels nous avons des affinités de race. Mais, instinctivement, nous avons toujours senti, comme nous le sentons aujourd'hui, que notre culture serait incomplète et, dans ce siècle utilitaire, peut-être en danger, sans l'apport de la civilisation latine, surtout dans sa forme si élégante, si raisonnable, si universelle, qu'elle atteint en France. Je crois trouver dans cette idée la raison profonde du bon accueil que la noble initiative de la France a trouvé dans mon pays.

Le président du conseil du gouvernement danois actuel, M. Stauning, membre de notre comité, qui, au dernier moment, a été empêché d'assister à la cérémonie d'aujourd'hui par les devoirs de sa haute charge, nous a écrit les paroles suivantes, par lesquelles je terminerai :

« J'exprime l'espoir que la Maison danoise des étudiants à Paris devienne le foyer d'une jeunesse avide de s'instruire et de Danois qui, par un séjour dans le centre de la civilisation et par la fréquentation des étudiants et des artistes français, désirent élargir leur horizon pour le bien de leur activité future à l'étranger ou dans leur patrie. Cette maison a été édifiée comme témoignage du prix que le peuple danois attache à la civilisation et à l'adaptation internationale. Nous formons des vœux pour qu'elle remplisse nos espérances, à l'honneur de notre pays.

Le prince héritier de Danemark, prenant le dernier la parole, a prononcé le discours suivant :

Monsieur le ministre,
Mesdames, messieurs,

C'est avec un grand plaisir que j'ai accepté l'invitation du comité danois de poser, au nom du roi, mon auguste père, la première pierre du collège danois dans la Cité universitaire de Paris.

En participant à cette cérémonie, je n'ai pas seulement désiré donner un témoignage de l'intérêt que je porte à la jeunesse studieuse danoise, à laquelle ce collège est destiné, mais aussi rendre hommage à la noble initiative de la France d'ouvrir la Cité universitaire aux pays étrangers.

Déjà les très anciennes sympathies entre le Danemark et la France et l'attrait de la civilisation française nous auraient déterminés à saisir cette occasion de bâtir un collège où nos étudiants pourront, dans des conditions matérielles inconnues à leurs pères, continuer leurs études à l'une des plus anciennes et glorieuses universités, dans le cadre incomparable de la ville de Paris.

Mais nous avons aussi été attirés par la largeur de vues de M. le sénateur Honnorat qui a droit à la reconnaissance de la jeunesse de tous les pays. La Cité universitaire sera la plus vaste agglomération du monde d'étudiants de toutes sortes, où ils apprendront à se connaître, à se défaire des préjugés de nationalité ou de race et à se pénétrer de l'idée internationale qui sera la condition du développement pacifique du monde.

Dans la conviction que la Cité universitaire contribuera à répandre la science et à fortifier la paix, j'exprime des vœux fervents pour la prospérité de la Cité et du collège danois.

A la légation de Danemark

Le prince héritier de Danemark a donné hier soir un dîner à la légation, comme nous l'avions annoncé. Le dîner a été suivi d'une réception à laquelle assistaient le haut personnel de la légation et les personnalités danoises et françaises ayant pris part à l'exposition Andersen et à la cérémonie de la Cité universitaire.

Au nombre des personnalités réunies au dîner autour du prince et de M. Bernhoft, ministre du Danemark, on remarquait, notamment, les princes Pierre et Aage ; M. Pierre Marraud, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts; le ministre de France à Copenhague et Mme Hermite; M. et Mme Dessau; M. Honnorat, sénateur, ancien ministre, et Mme Honnorat; le professeur Norlund, représentant le ministre de l'instruction publique du Danemark; le recteur de l'université de Paris, et Mme Charléty; M. et Mme Wamberg.

ARMÉE

RETOUR DE RHÉNANIE. — Un bataillon du 156e régiment d'infanterie, comprenant 250 hommes, venant de Deux-Ponts (Rhénanie), sous le commandement du commandant Tirbos, est arrivé hier à 17 heures, pour prendre garnison à Brive-la-Gaillarde. Mercredi prochain doit arriver un autre bataillon avec le colonel et l'état-major du 156e régiment d'infanterie.

MARINE

NOMINATION. — L'ingénieur en chef de 1re classe Sugot est nommé directeur de l'artillerie navale de Lorient.

MARINE MARCHANDE

M. LOUIS ROLLIN EN CORSE. — M. Louis Rollin continue sa croisière sur les côtes de Corse, à bord de l'*Ile-de-Beauté*. Le bâtiment a mouillé en rade d'Ajaccio. Il s'est arrêté à Calvi, à Porto, a visité les calanques de Piana. M. Louis Rollin a porté un toast, à

FEUILLETON DU *Temps*
DU 28 MAI 1930

CHRONIQUE MUSICALE

A L'ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — Représentations de « Tristan et Isolde », drame musical en trois actes de Richard Wagner, avec le concours d'artistes lyriques allemands.

AU THEATRE PIGALLE. — Représentations du théâtre Kamerny, « Giroflé-Girofla », opérette en trois actes de Charles Lecocq; « Le Jour et la Nuit », opérette en trois actes de Charles Lecocq.

A L'OPERA DES CHAMPS-ELYSEES. — « L'Opéra Russe à Paris », première représentation de « Rousslan et Ludmila », opéra en cinq actes de Michel Glinka.

Nous sommes aujourd'hui engagés dans une vaste question d'art et de civilisation régnante. Il nous faut enfin voir clair à ce qui se fait à Paris. Tandis que ceux qui présidaient jusqu'à présent à nos destinées intellectuelles et esthétiques montraient une nonchalance coupable à maintenir le pouvoir de l'esprit français qui domina pendant des siècles, les dirigeants germaniques s'appliquaient d'une énergie pressante à étendre le rayonnement de leur génie national. Car il y a une politique de l'art et qui importe autant que les autres politiques. Nous ne pouvons plus ne pas en voir les résultats. Ils sont dangereusement instructifs.

Je sais bien que tout nationalisme en art doit être banni. Je me contente de constater un fait lourd de conséquences. Alors que nous sommes rejetés à un degré de renoncement, d'abaissement injustifiés, la culture d'outre-Rhin submerge l'Europe.

Quoi qu'on prétende, l'école française, riche et digne de son passé, ne mérite pas ce traitement rigoureux. Ses torts ne tiennent pas à sa valeur propre. Ils sont imputables au manque d'assistance de l'Etat, à l'insuffisance et au désordre de notre administration des beaux-arts. Le problème dépasse le cadre que je me suis tracé ici. Je ne fais maintenant que l'énoncer. Il ne vous échappera pas que son importance est capitale. Je l'exposerai bientôt dans son étendue pour ce qui a trait à la musique.

On est généralement convenu que cette époque de l'année est la plus favorable, à Paris, aux manifestations artistiques. Or à quoi avons-nous été conviés la semaine dernière? A deux exécutions de *Tristan et Isolde* qui, il faut bien le dire, étaient d'une tenue exemplaire; aux traductions d'une puérilité savante de deux opérettes de Charles Lecocq par la troupe soviétique du théâtre Kamerny; à la présentation fastueuse d'un vénérable opéra russe de Glinka encore inédit en France.

Dans tout cela aucun événement un peu vif de notre propre activité, de notre inspiration.

D'innombrables étrangers cèdent en ce moment à l'attrait printanier de Paris. Nous en profitons bizarrement pour informer ces foules ardentes des mérites de l'art slave ou allemand. C'est d'un beau désintéressement. Les idées qui mènent le monde moderne veulent qu'il y ait de ces échanges internationaux. Mise à part la première représentation à Berlin de *Christophe Colomb* de MM. Paul Claudel et Darius Milhaud — représentation qui marque une date dans l'histoire du théâtre lyrique, — il y a là encore, comme on dit dans les cercles d'hommes d'affaires, déficit ruineux de notre balance.

Les deux dernières représentations de *Tristan et Isolde*, à l'Académie nationale de musique, ont été empreintes du plus rare caractère de beauté. La seconde représentation, surtout, pouvait donner un plein contentement aux auditeurs les plus difficiles. Un quintette d'artistes d'une notoriété universelle avait été réuni comme par miracle pour figurer les principaux personnages du chef-d'œuvre wagnérien.

Mme Frida Leider était chargée du rôle d'Isolde. Drapée dans une robe d'or, elle incarne en perfection la princesse d'Irlande. Elle chante le premier acte, hérissé de difficultés, d'une vaillance constamment soutenue. Au second acte, elle nous prodigue une longue leçon de chant en compagnie de M. Lauritz Melchior, purement admirable d'un bout à l'autre du rôle de Tristan. M. Melchior qui, en certains coins de la partition, témoigne d'une puissance vocale peu commune, a si bien assoupli et discipliné son organe que, sans paraître le moins du monde gêné, il se prête aux demi-teintes les plus exquises au cours du duo d'amour.

Jamais les deux amants de Cornouailles ne nous ont semblé plus abîmés dans l'extase. A partir de la scène où, précipitant leur destin, ils boivent le philtre magique, ils se placent en deçà de l'univers physique. Ils franchissent le seuil d'ombre et de mystère, en proie au rêve et enlacés étroitement pour l'éternité. Cette évasion surnaturelle est accomplie par Mme Leider et M. Melchior avec une nuance infinie. Au cours de toute leur carrière, ils n'ont peut-être eux-mêmes jamais été plus hautement inspirés. Grâce à ces deux artistes de dons si éminents, d'une technique aussi éprouvée, on peut facilement observer que la musique tristanesque, loin d'être, comme on l'a prétendu, une déclamation persistante, hachée, forcée, est, telle qu'elle est sortie de la pensée wagnérienne, essentiellement mélodique.

M. Kipnis, qui dispose de ressources vocales étendues, anime d'une large humanité la figure du roi Marke. Mlle Rosette Anday met au service du rôle de Brangœne un beau contralto. L'héroïque et fruste Kurwenal est fort bien dessiné par M. Nissen. Afin de garder l'homogénéité voulue à la représentation, les chanteurs français se sont astreints à interpréter en allemand les rôles épisodiques qui leur avaient été confiés. Je ne vous assure pas que l'accent germanique de MM. Vergnes, de Leu, Madlen et Nègre soit d'une authenticité absolue. Leur effort n'en demeure pas moins louable. Pour sa part, M. Vergnes déroule, d'un chant séduisant et bien lié, la complainte marine du premier acte. L'exécution orchestrale, sans être aussi finement préparée et conduite que l'avait été celle de M. Franz Schalk l'année passée, est assurée avec justesse et pureté par M. Carl Elmendorff. Le flot symphonique de la partition court à toutes ondes. En résumé, représentation mémorable et de fière intention.

Après avoir été ravis dans cette sphère de ferveur et de clarté de l'art somptueux de Wagner, il nous faut redescendre aux spectacles froids et calculés du théâtre Kamerny. Il y a six ans nous avions déjà vu sur la scène de l'Opéra des Champs-Elysées la troupe de M. Alexandre Taïroff dans *Giroflé-Girofla*. Nous étions alors peu préparés à la connaissance de ce genre dramatique. Il paraît à présent dans un jour plus divers et plus net. On peut en juger avec exactitude.

Les acteurs soviétiques n'ont pas changé de manière ni de doctrine. Ils ont enrichi leur répertoire mais non leur système. Pour s'être renfermés dans leur méthode chaque jour plus accentuée, ils semblent déjà hors de mode. Aucune fraîcheur ne circule plus à travers leurs manifestations.

A la suite de MM. Stanislavsky et Meyerhold, metteurs en scène d'une verve originale et vigoureuse, M. Alexandre Taïroff a voulu créer, il y a une dizaine d'années, un art scénique qui représentât avec fidélité les mœurs intellectuelles et scientifiques. En réaction contre le naturalisme il a fait naître une école de théâtre expressionniste en liaison et en concordance avec certains artistes allemands. Au théâtre Pigalle nous avons été conviés à en étudier l'action dans ses aspects caractéristiques.

Il s'agit, pour M. Taïroff, d'ajouter à la plastique dramatique. A son sens les présentations des pièces étaient plates et voyantes. Il s'est attaché d'une passion exclusive à les envelopper d'espace. Les acteurs sont devenus, sous sa surveillance, des funambules, des marionnettes légères et trépidantes. Au lieu de se déplacer uniquement dans le plan horizontal comme autrefois, ils se meuvent en hauteur. Ils cabriolent, voltigent sur un plateau incliné, montent et redescendent sans cesse des degrés d'escaliers, grimpent à la perche. Les décors balayés d'éclairages crus et brusques sont réduits à de simples échafaudages posés sur des toiles de fond où ne s'étalent que trois ou quatre couleurs de rapports précis. Les comédiens sont grimés ou masqués, coiffés et vêtus de manière à suggérer les caractères particuliers des personnages qui leur son confiés et en vue de faciliter la compréhension générale de la pièce. Ils y perdent leur personnalité et jusqu'à toute apparence naturelle. En revanche, la signification et la portée de l'ouvrage sont singulièrement agrandies. Art aristocratique, en somme, ouvert à toutes les exégèses, mais refusé à l'entendement du public populaire auquel il est destiné. Jeux de l'esprit avec des espiègleries et des gaietés factices et même avec quelques passages polémiques contre la société bourgeoise qu'il est vain de souligner. Amusement d'esthètes naïfs qui invitent les spectateurs éberlués à visiter leurs cabinets d'étude. Travaux d'architectes qui nous demandent de nous satisfaire de plans primitifs au lieu d'attendre la construction patiente des édifices en projet.

Le fâcheux est que cette philosophie d'art prenne pour prétexte à démonstration deux opérettes limpides et souriantes: *Giroflé-Girofla* et *le Jour et la Nuit*. Les intentions de Charles Lecocq quand il en écrivit la musique n'étaient pas, je vous l'assure, si profondes. Il faudrait à M. Taïroff et à ses émules des œuvres spéciales dont ils développeraient à plaisir la conception. *Giroflé-Girofla* ni *le Jour et la Nuit* ne se prêtent à leurs divertissements forcés.

Les partitions sont d'ailleurs exécutées correctement sans plus. Leurs interprètes scéniques semblent davantage danseurs, acrobates et clowns que chanteurs. Mlle Hélène Spendiarova tient le double rôle de Giroflé-Girofla en fine comédienne. Mlle Eugénie Tolubeeva ne cesse d'être séduisante dans le rôle de Manola du *Jour et la Nuit*. MM. Wieber, Léon Fénine, Nicolas Bykoff, Ivan Arkadine, Roumneff et leurs camarades se dépensent d'un zèle éperdu.

Tous ces comédiens ont néanmoins un sens irrésistible du rythme musical et qui se communique à tous leurs gestes et jusqu'à leurs frémissements. Par là et aussi par les pas frénétiques et continuels dont ils agrémentent leurs rôles ils transforment *Giroflé-Girofla* et *le Jour et la Nuit* en opérettes dansées. C'est trop ou pas assez. Le pauvre Charles Lecocq ne se trouve à aucun degré en liaison ou en intelligence avec ces chorégraphes en délire. Il n'a jamais donné dans cette espèce de puritanisme théâtral plein de convulsions, dans ces synthèses pétulantes, dans ces ambitions impétueuses. On se croirait introduit pour un soir dans un atelier d'artistes pédants et agités qui se sont affublés, non sans un goût sûr, de déguisements fantasques pour jouer, à leur façon, *Giroflé-Girofla* et *le Jour et la Nuit*. Les opérettes de Lecocq ont été dépouillées de ce fait de leur charme innocemment aimable. Par contre, elles ont acquis à ce changement des prolongements intellectuels inattendus, je ne sais quels ornements esthétiques et symboliques. En vérité, la troupe du théâtre Kamerny est composée de théoriciens féroces. Pourtant dans leurs exercices furieux, ils marquent leur rang. Ils nous apportent un enseignement qui n'est peut-être pas clair de tous points au premier abord mais qui ne doit pas être négligé par nos dramatistes somnolents. Il est possible que l'art du détail et de la réalité observée soit réservé dans l'avenir aux enregistrements mécaniques et qu'on n'accepte plus des créateurs que les croquis primitifs à grands traits, les trouvailles dans leur crudité, les idées dans leur abstraction.

Sur le plateau de l'Opéra des Champs-Elysées, d'autres Slaves, ceux de l' « Opéra russe à Paris » se montrent à l'opposé de ces doctrines sèchement idéologiques et que la faveur populaire ne paraît pas encore devoir suivre. Ils sont portés à voir en beau la vocation théâtrale. Ils gardent un sentiment puissant de la décoration scénique. Ils restent obstinément voués à la prédication de leur génie historique.

Je vous ai dit la semaine passée dans quelle magnificence de cadre et avec quelle noblesse de labeur ils ont entrepris de nous exhiber *le Prince Igor* de Borodine. Avant-hier, ils ont voulu nous faire respirer l'une des premières fleurs de leur littérature musicale de théâtre. A nos yeux éblouis par les décors et les costumes de M. Boris Bilinsky, ils ont découvert *Rousslan et Ludmila* qui est le second opéra de Michel Glinka et qu'on n'avait pas représenté jusqu'à présent à Paris. Dans cette partition, où les italianismes foisonnent encore, on voit peu à peu se dégager dans sa nature propre la musique russe. C'est à cette haute source que puisèrent à l'envi les compositeurs slaves qui ont suivi Glinka.

L'intrigue de *Rousslan et Ludmila* a été empruntée au conte féerique de Pouchkine. Quatre écrivains liés d'amitié avec Glinka avaient collaboré à la confection du livret. Le scénario, complexe et désordonné, se ressent de ces diverses influences. On peut le résumer ainsi : Le jour même de ses fiançailles la princesse Ludmila est enlevée par le démon Tchernomor. Son fiancé Rousslan et ses deux prétendants évincés Ratmir et Farlaff se lancent à la poursuite du ravisseur. Le roi Svetosar, père de Ludmila, promet la main de sa fille et la moitié de son royaume à celui qui vaincra le monstre et ramènera la princesse. Tandis que le poltron Farlaff s'en remet aux soins de la méchante fée Naïna, que Ratmir, infidèle à son amante Gorislava, se laisse séduire par de jeunes magiciennes, le chevalier Rousslan trouve l'appui du bon génie Finne. Ludmila, prisonnière de Tchernomor, folle de désespoir, veut se jeter dans la rivière. Le sorcier plonge la jeune fille dans un sommeil léthargique. Arrive Rousslan, qui vainc Tchernomor et s'empare de sa longue barbe blanche comme d'un trophée. Grâce à un anneau offert par Finne, Ludmila se réveille. Elle épousera Rousslan et régnera sur la moitié de l'empire de Svetosar.

Comme vous le voyez, ce conte andersénien est des plus ingénus. Sous la plume de Pouchkine, il avait dans ses circonstances essentielles des significations allégoriques et élevées. Quelques pages de la partition comme le chœur à voix de femmes sur une chanson populaire persane, comme la « Lesginka » transcrite par Liszt, comme les danses circassiennes de la fin, en font aujourd'hui tout le prix. Pour la première fois, on voit apparaître là, dans la musique dramatique russe, des fragments du folklore oriental dont devaient tant user plus tard Borodine, Balakireff, Moussorgsky et Rimsky-Korsakoff. Avec un curieux talent divinateur, le compositeur de *Rousslan et Ludmila* a inscrit là plusieurs expressions harmoniques dont nos musiciens modernes ont fait leur butin.

L'œuvre de Glinka, avec ses fioritures à effets, est fort difficile à interpréter. M. Sdanowsky tient d'une voix généreuse et ample le rôle de Rousslan. Mlle Lipkovska fait briller sous le masque de Ludmila un aigu encore éclatant. Mlle Jakovleva lance d'un soprano infatigable les répliques de Gorislava. Le rôle de Finne a mis en pleine clarté M. Pozemkovsky dont l'articulation mordante et la voix d'une énergie bien dirigée ont fait merveille. M. Steiman conduit l'orchestre d'une autorité nuancée. Mais ce qu'on admirera davantage, c'est la chorégraphie réglée par Mlle Nijinska, c'est la mise en scène harmonieuse et réfléchie de M. Nicolas Evreinoff, en des décors d'une splendeur barbare et des lumières véritablement féeriques. On ne saurait citer tous les éléments à sensation de ce spectacle. Qu'on me laisse du moins rappeler cette tête monstrueuse, haute de quatre mètres, qui bat des cils, illumine ses yeux, gonfle les joues, et ouvre la bouche parfaitement en mesure pour chanter. Tous ceux qui ont travaillé d'un constant désintéressement à ce spectacle ne peuvent être nommés ici. Pour leurs vertueux principes et le résultat superbe qu'ils ont obtenu, ils méritent un coup de fortune, bien que la présentation de *Rousslan et Ludmila* soit moins au point que celle du *Prince Igor*.

Nous nous trouvons ainsi en présence de deux conceptions nettement différentes qui se partagent l'art russe contemporain. L'idéal des membres de l' « Opéra russe à Paris » est, pour ainsi dire, local et traditionaliste. L'art du théâtre Kamerny est, à n'en pas douter, d'inspiration allemande, sans aucune observation directe de la nature et de la vie. A Berlin, à Stuttgart, à Wiesbaden, on assiste depuis onze ans à des spectacles comparables à ceux de la troupe de M. Taïroff. Après les représentations si heureusement concertées de *Tristan et Isolde* à l'Opéra, après les soirées d'art germano-soviétique au théâtre Pigalle, nous sommes informés des mesures constamment élargies de la culture allemande. Je le dis, sans donner le moins du monde dans la partialité. Notre école, qui a fait ses preuves, sera-t-elle réduite à un amer abandon? La question devrait gagner d'un peu haut les préoccupations immédiates de ceux qui nous mènent.

HENRY MALHERBE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France